



D.R.

Max Lobe

Cameroun / Suisse

Biographie

Né à Douala en 1986, Max Lobe arrive en Suisse à l'âge de 18 ans. Passionné d'histoire et de politique, il suit un Master en Politique et Administration publique à l'Institut des Hautes Etudes en Administration Publique de Lausanne. Il vit aujourd'hui à Genève.

Max Lobe a été bercé dans la littérature et les contes négro-africains. En 2009 le Prix de la Sorge (prix littéraire de l'Université de Lausanne) lui est remis pour sa nouvelle *Le Baccauréat*. En 2014, *39 rue de Berne* reçoit le Prix du Roman des Romands (le correspondant suisse du Goncourt des lycéens). Malgré la délicatesse des thèmes abordés : traite des femmes, prostitution, deal de drogues, homosexualité noire, son écriture est empreinte de beaucoup d'humour et d'empathie.

Max Lobe s'intéresse également à la littérature suisse. Les textes de C.F. Ramuz constituent aujourd'hui une grande source d'inspiration pour cet écrivain camerounais.

Il tient un blog où il publie régulièrement des nouvelles.

Mots-clés

- > Exil
- > Homosexualité
- > Condition féminine
- > Prostitution

Bibliographie

Confidences (Zoé, 2016) (304 p.)

La Trinité Bantoue (Zoé, 2014) (208 p.)

39 Rue de Berne (Zoé ; 2013) (192 p.)

Ressources

Blog de Max Lobe <https://lescahiersbantou.wordpress.com/>

[Entretien](#) dans *La Tribune de Genève*

Page de l'éditeur consacrée à l'auteur : <http://www.editionszoe.ch/auteur/max-lobe>

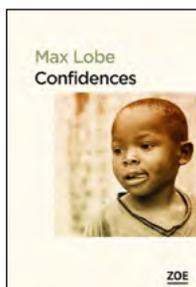
Presse sur *La Trinité bantoue*

« (...) Il y a dans l'écriture de Max Lobe une aisance narrative nourrie de couleurs africaines, mais aussi d'humour et de rythme. La langue bouge et va toujours chercher le contact, en contraste avec une littérature romande souvent plus prompte à en décrire le manque. C'est ainsi que Mwana traverse ses "moments cailloux" et accomplit les deuils qui le propulsent dans l'âge adulte, emporté par son irrésistible pulsion de vie. Ce roman est plus qu'habile, mieux qu'attachant : c'est une fontaine de générosité émotionnelle. »

Jean-Jacques Roth, *Le Matin Dimanche*

« En suivant les tribulations d'un sympathique antihéros, le jeune auteur camerounais Max Lobe ausculte avec empathie la société suisse... et son propre pays d'origine. (...) Ni les poncifs larmoyants sur la condition des immigrés, ni les idées reçues sur la société suisse ne viennent encombrer un récit où le bonheur de vivre l'emporte sur l'adversité. (...) C'est donc avec une douceur ironique que l'auteur de *39 rue de Berne* s'attaque aux sujets les plus difficiles : le racisme, la religion, la maladie, l'homosexualité... (...) »

Nicolas Michel, *Jeune Afrique*



Max Lobe est retourné chez lui. Il est allé dans la forêt camerounaise rencontrer Ma Maliga pour qu'elle lui raconte ce qu'elle sait du mouvement de l'indépendance au Cameroun et de son leader Ruben Um Nyobè.

Le roman est le récit de Ma Maliga, femme vive et espiègle malgré son âge bien avancé, volubile, généreuse, digressive, dotée d'un bon sens stupéfiant. En racontant, elle n'oublie pas de boire, et de faire boire son interlocuteur. C'est donc avec un mélange de

légère ivresse, en tout cas une grande allégresse, et de profonde gravité, que le lecteur découvre l'histoire de l'indépendance du Cameroun et sa guerre cachée.



Mwána vit dans un pays au cœur de l'Europe, avec ses cousins blancs qu'il connaît bien. Certains parmi eux sont décidés à chasser les moutons noirs de leur territoire. La traque est lancée, les esprits s'échauffent. C'est dans ce contexte que Mwána cherche un emploi. Et rien n'est gagné.

Le jour où il décide de dépenser ses derniers centimes pour entendre la voix de sa mère restée là-bas, au Bantouland,

sa vie se fige dans une parenthèse douloureuse. Mwána ne la reconnaît plus. Ah Nzambé ! Il traverse des moments cailloux dont il sait malgré tout savourer le sel.

Grâce à son esprit vif et profondément joyeux, grâce à Ruedi le rouquin, à Madame Bauer la passionaria, ou encore grâce à Kosambela, sa sœur très catholique.



A 16 ans, la mère de Dipita atterrit du Cameroun en Europe, où elle est brutalement plongée dans le monde de la prostitution. Depuis, elle se débrouille. Sa naïveté, sa générosité et sa beauté lui permettent de survivre, malgré un «camion de haine dans son ventre».

Elle raconte sa vie à Dipita, qui aime autant l'écouter que lui couper la parole pour continuer l'histoire lui-même. Dipita aime aussi son oncle et sa manière de vitupérer à longueur de journée les huiles de son

pays, même si c'est lui qui a jeté sa mère dans les filets des « Philantropes-Bienfaiteurs ». Dipita aime encore celles qu'il appelle « ses mères » ; elles participent à son éducation, aux commérages et aux réunions de l'AFP (association des filles des Pâquis) et elles accepteront de manière déconcertante que leur petit Dipita devienne comme ça.